

Jus de citron

Webzine de l'Écriture, c'est l'Aventure

DETOURNEMENTS



N° 2 ~ janvier - mars 2022



Détournements

La lettre dans un baril de ciment.....	5
Le buveur de temps.....	7
Double assassinat dans la rue Morgue.....	11
L'homme qui a aimé les Néréides.....	17
Fragments de fleurs aux pétales cramoisis.....	20
Le corbeau et la tête coupée.....	25
Faire un feu.....	30
Le castor du dernier étage.....	33
L'homme qui suivait les enterrements.....	37



Couverture : Fanny
Mise en page : Albert
Crédit photo : pixabay.com

« Il me dit que son livre s'appelle le livre de sable parce que ni ce livre ni le sable n'ont de commencement ni de fin »

Jorge Luis Borges – Le Livre de Sable



Édito

Pour ce second numéro du Jus de Citron, le webzine de l'Écriture c'est L'Aventure, nous avons bandé nos yeux avec notre plus beau masque de Zorro, nous nous sommes placés derrière des écrivains reconnus et leur avons volé leur titre !

Ce sont 25 nouvelles piochées dans nos bibliothèques qui ont donné 25 titres, sans mention d'auteur, comme point de départ pour les récits de nos contributeurs. Savoureuse porte ouverte sur l'imagination que l'on inscrit son histoire dans les pas de son auteur ou, qu'à l'inverse on se déleste de cette origine en ignorant sciemment sa première plume. Et pour notre plus grand plaisir de trouver ici 9 nouvelles nouvelles.

Yoshiki Hayama auteur japonais du début du XXème fait l'objet d'un double recel de la part d'Isabelle. D'abord titre de son histoire d'un trafiquant de drogue qui souhaite prendre une retraite bien méritée. Et hop, il vient conclure la nouvelle, maquillé dans une étonnante homophonie approximative. L'auteur mozambicain contemporain Mia Couto est pour Sara le chronomètre intransigeant des journées trop remplies de nos vies folles. Fanny promène le chevalier Auguste Dupin, le personnage d'Edgar Allan Poe dans le Paris d'aujourd'hui où l'orang-outan est devenu un Gorille. L'amour et la mémoire au coeur de la nouvelle de Marguerite Yourcenar tressent ici

aussi les souvenirs délicats proposés par Jean-François. Santiago Eximeno, auteur espagnol né en 1973 offre à Nicole un bouquet de fleurs dans cette histoire d'une femme rêveuse et décidée à la recherche des clés de son passé. La magie de l'exercice fait sourdre le destin, l'amour, l'obsession et la souffrance, les thèmes du recueil de Cyrus Sabaii auteur iranien contemporain, dans le détournement d'Albert. Bouchées doubles pour Johanne qui s'empare de Jack London et Dino Buzzati pour une bêtise d'enfant à qui le monde des adultes est incompréhension et blessure. Alain Freudiger auteur suisse né en 1977 sort le personnage d'Anne-Cécile de sa solitude d'enfant pour mieux l'y replonger à cause de la contingence des vies d'adulte avant que le temps lui offre la possibilité de renouer et transmettre. Montalbano, l'inénarrable commissaire du proluxe sicilien Andrea Camilleri n'est certainement pas loin dans le texte que nous propose Thomas.



Albert



Œuvres détournées :

La Lettre dans un baril de ciment de Yoshiaki Hayama

Traduction de Jean-Jacques Tschudin

Dans Anthologie de nouvelles japonaises contemporaines, Tome 2 – Gallimard (1989)

Le buveur du temps de Mia Couto

Traduction d'Elisabeth Monteiro Rodrigues

Dans Histoires rêvées – Chandeigne (2016)

Double assassinat dans la rue Morgue d'Edgar Allan Poe

Traduction de Charles Beaudelaire

Dans Histoires extraordinaires – Folio classique (2004)

L'homme qui a aimé les Néréides de Marguerite Yourcenar

Dans Nouvelles Orientales – L'imaginaire Gallimard (1978)

Fragments de fleurs aux pétales cramoisis de Santiago Eximeno

Traduction de Jacques Fuentelba

Dans Fragments de fleurs aux pétales cramoisis (recueil) – Gélyphre (2018)

Le corbeau et la tête coupée de Cyrus Sabaii

Dans La maison des pigeons et autres recits – L'Harmattan (2005)

Faire un feu de Jack London

Traduction de Marc Chenetier

Folio (2017)

Pauvre petit garçon de Dino Buzzati

Traduction de Jacqueline Remillet

Dans Le K – Pocket (1996)

Le castor du dernier étage d'Alain Freudiger

Dans Espagnes – La Baconnière (2016)

L'homme qui suivait les enterrements d'Andrea Camilleri

Traduction de Serge Quadrupani

Dans Un mois avec Montalbano – Pocket (2013)



La lettre dans un baril de ciment

par Isabelle



dans sa vie depuis de nombreuses années, juste des aventures sans lendemain.

Officiellement, Marc Partner travaillait pour une grande entreprise de

C'était le moment pour lui de raccrocher. Il avait déjà un beau pactole et voulait maintenant en profiter. Reste que l'organisation ne vous lâche pas comme cela et il devait prendre ses précautions. Il en savait beaucoup trop. C'était sa force mais aussi sa faiblesse. Sa force, car il connaissait la plupart des membres impliqués, ceux qui mouillaient leur chemise pour survivre et aussi les cols blancs respectables fréquentant les arcanes du pouvoir en place.

Sa faiblesse, car une disparition de la surface de la Terre est vite arrivée sans qu'elle soit repérée comme disparition inquiétante. D'ailleurs qui pourrait s'en soucier de ne plus avoir de ses nouvelles ? Il n'avait plus de lien avec sa famille et aucun homme

ciment à l'international. C'est lui qui était chargé de l'acheminement de containers de l'Amérique du Sud en Europe. Un trafic de cocaïne bien rodé avec la complicité de marins, dockers, douaniers et entreprises logistiques. Récemment le cargo **Vice** avec à son bord plusieurs milliers de tonnes d'argile, entrant dans la composition de ciment, dissimulait également 3 tonnes de cocaïne d'une valeur marchande supérieure à 120 millions d'euros. Ce cargo avait été arraisonné dans le port de **Dunkerque**. Heureusement, les policiers mandatés par la police antidrogue américaine n'avaient trouvé qu'une demi-tonne de ballots dans la salle de gymnastique de l'équipage. « C'est ballot » avait pensé, Marc, un peu amusé. Avec cette opération, il avait fait son plus gros coup au nez et à la



barbe de la répression du trafic de drogue international.

Alors c'était décidé, il partirait ce soir et prendrait le premier vol pour les îles Caïmans, paradis fiscal mais aussi lieu où il pouvait vivre sous une autre identité. Mais avant d'effacer toute trace de son ancienne vie, il devait écrire cette lettre avec le nom des membres du réseau, la manière d'acheminer la marchandise. Il eut alors l'idée de mettre cette précieuse lettre dans un baril de ciment bien étanche dans sa cave, un pied de nez à son entreprise de couverture. Puis il envoya un double de cette lettre à son notaire avec la mention : ouvrir seulement après ma mort ou ma disparition. Un contrat sur sa tête pouvait vite arriver et le meilleur exécutant de tous était Johnny M, l'homme d'un seul air celui de Murder by numbers, interprété par The Police.

Il était 8h00 du matin, ce vendredi 21 février 2000 quand il embarqua sous le nom de William Smith à l'aéroport de Londres Heathrow. Il atterrit le lendemain au Grand Cayman airport international Owen Roberts. Après son arrivée et s'être reposé dans la chambre de son hôtel, il était prêt à explorer l'île. Dans une décapotable qu'il venait de louer, il se dirigea vers Hell, un groupe de petites formations calcaires noires situées à West Bay. Ce site

correspond au dépôt de sel et de chaux sur des millions d'années mais l'origine du nom reste un mystère. Les interprétations sont toutes des variantes de : « L'Enfer doit ressembler à cela »

L'idée d'envoyer une carte postale de l'Enfer à la United Cement Factory, son employeur officiel, le fit sourire mais ce petit plaisir signerait son arrêt de mort. Il en était là dans ses pensées quand son sang se glaça dans ses veines. Johnny était déjà sur sa trace... il venait de reconnaître là, l'air, dans un bar de l'île Caïman.



Le buveur de temps

par Sara



une pancarte « Revalorisation des minutes » ou « Inégalité de traitement — les riches ont 20 % de minutes de plus par jour que les pauvres ».

Certes, les riches peuvent

acheter le temps des autres pour se garder du temps, mais je ne vois pas comment rentrer ça sur une pancarte.

Le matin, le réveil a sonné à 7h13, parce que je me couche à 23h et pour qu'un être humain puisse fonctionner avec une efficacité optimale sans perdre de temps il lui faut 480 minutes de sommeil par jour. Ce serait donc un mauvais calcul d'économiser du temps sur le sommeil. Comme je m'endors en moyenne en 13 minutes, je commence ma journée avec 1440 minutes moins, le temps consacré au sommeil, soit je démarre ma journée avec un solde positif de 947 minutes.

Je me suis occupée de la petite. Elle met 12 minutes pour boire son

Il y a des gens qui sont fauchés. Quoi qu'ils fassent, les fins de mois sont difficiles. On fait des économies : on achète un vélo cargo pour remplacer sa voiture familiale, on substitue à la viande de la protéine de soja, pendant les vacances, on met une tente dans le jardin. Mais quand l'habitude de dépenser est prise, on a du mal à revenir en arrière. Moi je suis fauchée, même plus que fauchée. Ce ne sont pas les fins de mois qui sont difficiles, ce sont carrément les fins de journées. Tous les jours.

J'ai un budget de 24 heures, soit 1440 précieuses minutes à répartir sur une journée. Je reconnais qu'il n'y a pas d'inégalité de traitement. Je n'ai pas la possibilité d'aller manifester devant la préfecture avec



biberon, et elle est habillée et changée en 8 minutes. Pendant ce temps, les deux aînés s'habillent tout seuls, ce qui m'économise pas mal de minutes. Après leur petit déjeuner, nous partons à l'école et à la crèche à 8h13, soit 60 minutes après le réveil. J'arrive à mon lieu de travail à 9h03, 50 minutes plus tard. Il me reste 873 minutes en poche, mais 462 minutes sont d'office réservées à mon employeur.

468 minutes plus tard, je sors du travail. J'ai dépensé 6 minutes de trop, je n'avais pas osé quitter la table à la cantine trop vite par peur de paraître avare de mon temps. C'est la pression sociale qui a fait ça, un excès pour lequel je n'ai pas les moyens.

Rentrer par la crèche me coûte 15 minutes en déplacement. Je reçois en 5 minutes la synthèse de la journée de la petite, je la prépare en 10 minutes. L'école est à 25 minutes. Pas de retour sur leur journée, il y a trop d'enfants. Le temps des surveillants périscolaire est trop précieux. Le trajet école-domicile m'a coûté 25 minutes au lieu de 20 minutes parce que nous avons trouvé un hérisson mort sur le trajet. J'ai un solde positif de 325 minutes et il est 18h08.

Le temps de préparer un repas du soir, c'est au moins 30 minutes,

parfois même 60. J'ai essayé d'aller vite, j'ai mis 40 minutes. Heureusement qu'à table, nous ne passons que 40 minutes. 19h28 : il est grand temps de coucher la petite. Elle est constante : 20 minutes pour le repas, le change, le pyjama. Je la couche, et il est grand temps de coucher les grands. Coucher les grands, ça coûte plus cher parce qu'ils ont une histoire du soir, mais je me rassure en me disant que ça fait deux pierres d'un coût (temps). La durée de l'histoire du soir dépend de notre crédit-temps. Aujourd'hui, nous sommes dans les clous : j'ai dépensé 1255 minutes, il me reste encore 185 minutes. Nous allons donc ignorer Coucou petit lapin (2 minutes) et opter pour Pomme d'Api (30 minutes). A 20h18 la porte est fermée et les enfants au lit.

Et là, il me reste 155 minutes. Vite, je nettoie la cuisine, range les jouets et remets les choses à leurs places. Il me reste 115 minutes et tout est en ordre.

Je sens le vertige m'envahir avec tout ce temps. Je remplis mes poumons de ce temps précieux. Je roule dessus ! Je le jette dans l'air et je l'attrape ! Je suis tellement pressée d'en profiter qu'au début je le consomme trop vite. Je me crois riche et je m'enfonce dans les réseaux sociaux. Sans réaliser que ça me coûte 30 minutes alors que



franchement je ne pouvais pas me le permettre. Des minutes précieuses à regarder des photos d'une famille inconnue qui se prenait en photo tous les ans jusqu'à la dernière photo tragique. Des minutes à refuser les consentements à utiliser mes faiblesses à des buts publicitaires. Des minutes à souhaiter bon anniversaire à une amie perdue de vue depuis longtemps et qui en plus verra ce message dans une semaine quand elle aura le temps d'ouvrir Facebook.

Après ce faux pas, il me reste donc 85 minutes, que je décide de savourer avec un verre de whisky. J'accompagne ce verre d'un exercice de pleine conscience. Ce goût fumé, ce silence et la nuit qui tombe. Heureusement, j'ai peaufiné l'exercice et la pleine conscience, on l'expédie en 5 minutes pour regarder un épisode d'une nouvelle série. En regardant la série, je vérifie que mes moyens d'économiser du temps sont en place : l'aspirateur robot est chargé, les courses sont faites et seront livrées à domicile. Vite, je vérifie aussi qu'on n'a rien oublié pour l'école.

50 minutes devant l'écran et c'est fini. Il ne me reste plus que 35 minutes.

Puis arrive le remords. J'ai fait n'importe quoi avec mon temps si

précieux. Je me sens mal. Pourquoi je n'ai pas appelé ma mère depuis longtemps ? Et mes amis ? Pourquoi je n'ai pas planifié des vacances en famille ? Ou lavé les vêtements des enfants — ou les enfants tout court. Enfin je ne me souviens pas quand je les ai lavés, les enfants. La semaine dernière ? Je réalise que je n'ai pas pris de douche depuis trois jours. En plus, je ne suis même pas en télétravail, le floutage de la webcam ne me sauvera pas !

La dure réalité me tombe dessus. Tout le monde souffre de mon usage abusif de temps. Je suis lamentable. Je suis une merde.

Je regarde autour de moi. Tout est rangé, propre, vide. La porte qui mène au bureau est fermée. Je vois la lueur d'une lumière bleue transpercer le bas de la porte. Je m'approche et je pose la paume de ma main dessus. Je réalise que mon conjoint est dans son bureau, seul, devant son ordinateur. Il a commencé à consommer du temps seul, tout comme moi. Depuis quand est-ce que c'est comme ça ? Que nous en consommons chacun dans notre coin de façon abusive une fois que les enfants sont couchés ? Heureusement qu'ils ne voient pas ça.

Je dois reconnaître mon problème. Ou encore mieux, pour éviter que ce soit trop dur pour moi, je vais faire



admettre à mon mari qu'il a un problème, une relation toxique au temps. Depuis qu'il est en temps partiel, il en a trop ; il consomme du temps le long de la journée par petites gorgées et ça le rend passif. Le soir, il est irritable parce que les enfants l'empêchent de consommer son temps.

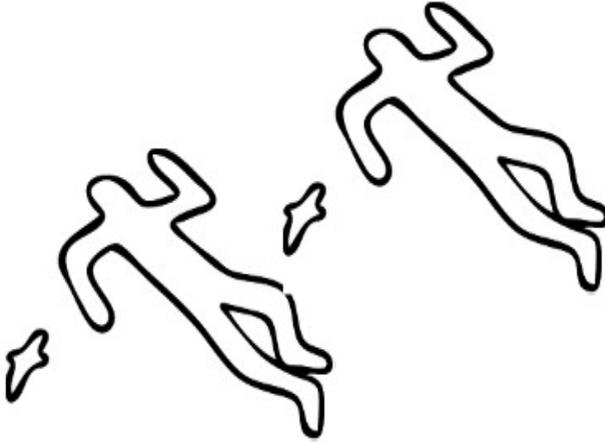
Je pourrai aussi culpabiliser les enfants qui me volent du temps. Ils m'en demandent tout le temps, du temps. Il est grand temps d'agir ! Peut-être que nous pourrions fixer un quota-temps hebdomadaire. Par exemple 30 minutes par jour. Le bébé mettra du temps à comprendre, mais c'est le plus facile à conditionner.

Je me sens mieux et je me couche, avec un solde négatif de 7 minutes. Je planifie la douche pour le matin et constate que demain je commencerai malgré tout avec un solde positif de 935 minutes.



Double assassinat dans la rue Morgue

par Fanny



— Madame, toutes nos excuses, notre permanence est saturée. Quel est votre problème ?

— Je voudrais signaler un assassinat.

Toutes nos lignes sont occupées. Veuillez patienter, un correspondant va vous répondre. »

Madeline Madingue soupire, le combiné de bakélite dans ses mains parcheminées. Musique agaçante. Un truc bien gluant. Ça l'énerve la musique au sirop. Elle préférerait du Fernandel et chanter « Félicie aussi » en attendant.

« Votre numéro de téléphone est identifié. Votre communication est enregistrée. Tout abus sera sanctionné »

— Police-secours, j'écoute !

— Ah c'est pas trop tôt. Ça fait un sacré bout de temps !

Dans les locaux de la plateforme de dispatching au sous-sol de l'hôtel de police de Paris, Camille l'Españaye, agente de permanence regarde avec des yeux de grenouille énervée Isidore Muset, son collègue assis en face d'elle :

— Oui, Madame, pouvez-vous préciser ?

— Eh ben quoi, un assassinat dans ma rue, au rez-de-chaussée de mon immeuble. Voilà !

— Pouvez-vous me donner vos nom prénom et adresse, je vous prie ?

— Vous en avez mis du temps pour le demander, Madeline Madingue, 6 rue Morgue Sème arrondissement. De Paris bien évidemment.



La voix, érodée par le tabac, chevrote. Mots en rafale. Ton autoritaire. Dénué d'émotion. Soit c'est un canular — ça arrive tout le temps — soit la dame est en état de choc. Il va falloir y aller mollo.

— Pouvez-vous m'en dire plus ? De qui s'agit-il ? En avez-vous été témoin ?

— Ecoutez, je signale, je vais pas faire votre boulot en plus.

Camille lève les yeux au ciel.

— Etes-vous menacée ? Vous sentez-vous en danger ?

— Moi ? Ça alors ! Pas du tout ! Je risque rien. À mon âge je suis intouchable. Je signale les assassinats qui sont scandaleux, c'est tout. Faites quelque chose. J'ai prévenu voilà.

— Bien Madame, je m'occupe d'envoyer une patrouille. Nous avons votre numéro de téléphone au cas où.

Isidore qui vient de raccrocher après avoir précisé que, non la police ne peut pas mettre les menottes à une souris dans un frigo, interroge son vis-à-vis d'un signe de tête.

— Madeleine Madingue, encore une qui porte bien son nom. Assassinat rez-de-chaussée 6 rue Morgue. Rien de plus. Elle signale c'est tout.

Isidore sourit.

— Sûr, elle se croit dans une série télé. L'autre jour, j'ai eu un ado qui regardait « le Flic du 12ème » en replay. Au début de l'épisode 4, on voit en gros plan la victime Kitzbully, dire à son pote « Benji, appelle Police secours ». Le gamin qui s'appelle aussi Benji a cru que la télé lui parlait et il a fait ce que la télé lui disait de faire. J'avais déjà vu l'épisode. J'ai compris quand le gamin m'a dit « c'est Kitzbully qui m'a dit d'appeler ». Je serais les parents, je m'inquiérais.

Camille rigole à cet intermède dans l'enfer téléphonique.

— Il avait quel âge ton ado ?

— Plus de 12 ans j'espère. T'as dit rue Morgue ? J'y pense, j'ai eu un appel en début de semaine, un canular, le type il me fait : « C'est très grave cé qui arriv ». On ne peut pas laissé passé oune tel drram. Mon ami Pierre Moreau, le marchand de tabac. C'est terrible. Il faut faire quelque chose. Pronto, pronto. Carabinieri.

Et quand je lui ai dit : « Qui êtes-vous, qu'est-il arrivé à votre ami, où habite-t-il », tu sais ce qu'il a répondu ? « Qué ça pé fer qui je soi, c'est rue Morgue, si vous mé croyé pas, véné voirr vous-même ». Et clic, il a raccroché. Heureusement que grâce à Tracy, mon logiciel chéri, j'ai pu identifier Alberto Montani 18



rue Morgue, confiseur déclaré au registre du commerce. Et il y a bien un Pierre Moreau marchand de tabac 18 rue Morgue. J'ai fait une fiche Pégase pour la forme. Rue Morgue, lieu hautement touristique à deux titres, c'est pas touche.

Camille fait la moue.

– La rue n'est plus gardée par les pots de fleurs. Les caméras de sécurité ont remplacé les hommes.

– Mon gars, malgré son nom spaghetti et son accent surjoué, il avait l'air italien comme moi je suis conservateur au Louvre.

– De toute façon, c'est rue Morgue, c'est le deuxième appel en une semaine, même pour des canulars, on est obligés d'appeler Dupin.

C. Auguste Dupin est consultant « affaires spéciales ». Auteur de plusieurs livres d'énigmes, illusionniste, hypnotiseur et farouchement attaché à son indépendance, il peut être aussi escamoteur, ce qui a rendu quelques services aux RG.

Dupin est un croisement improbable de Vidocq, Sherlock Holmes, Hercule Poirot, Arsène Lupin, Etienne Levrault, Houdini ou encore David Copperfield et Messmer.

Quand Camille réussit à le joindre, à l'énoncé de l'odonyme, le consultant hésite.

– Rue Morgue vous dites, ah oui... mais...

– Oui, le coupe Camille. Des caméras partout, mais on ne comprend pas bien ce qui se passe. Vous n'allez pas sonner au 22 de toute façon. Vous pourriez aller jeter un œil au 6 où se trouve une librairie que j'ai repérée sur Google et au 18 un marchand de tabac. On pourrait déjà localiser nos deux appelants... enfin... vous voyez.

Dupin accepte. En ce moment, il loge tout près, rue de la Montagne Sainte-Geneviève.

– Je vous rappelle au numéro habituel ou je fais remonter ?

– Les deux.

C. Auguste Dupin chausse des bottines Berluti, tellement cirées que tous les trottoirs de Paris rêvent tous de s'y refléter, coiffe son chef d'un Homburg noir de la chapellerie Tractet, enfile un pardessus gris Arnys, fait sur mesure par cette maison qui a fait parler d'elle au moment de l'affaire Fillon, attrape une canne à pommeau de porcelaine anglaise et sort du pas nonchalant d'un dandy britannique estampillé XIX^{ème} siècle.



Sa promenade le long des 155 m de la rue Morgue ne résout rien. Au rez-de-chaussée du numéro 6, la devanture de la « Librairie Edgar Allan Poe » affiche un store de toile baissé usé à la trame. Derrière la porte vitrée, une ardoise d'écolier jette le mot « Fermé » à la figure du badaud.

Au 18, le tabac-journaux « Le Gorille » n'est plus qu'un local vide sans même une affiche « à vendre » ou « à louer ». C'est alors qu'une jeune femme au physique avenant passe le seuil de la porte attenante qui permet d'accéder aux appartements qui s'étagent au-dessus de la boutique.

– Bonjour Mademoiselle, vous habitez là ?

Pauline Dubourg, employée au « 5à sec » du 4 rue des Carmes sursaute et déshabille des yeux son interlocuteur dont le regard bleuté ne la laisse pas indifférente.

– Euh, non, mais vous cherchez qui ?

– Du tabac et des journaux.

– Vous n'en trouverez pas ici, ça a fermé, mais vous avez un resto-tabac rue Monge. Pour les journaux, il y a le kiosque Saint-Germain en face du Vape 47.

Les yeux bleus s'écarquillent.

– Vape 47 ?

– Oui, les cigarettes électroniques. Vous n'êtes pas parisien vous hein ?

– Si, si, mais pas du 5ème. Sauriez-vous où on peut prendre un verre ?

Pauline réfléchit un instant. À l'accoutrement de son interlocuteur qui relève plus de celui d'un président de la République que d'un ramoneur, elle opte pour le Monk rue de la Harpe. À 5 minutes à pied en marchant vite, précise-t-elle.

– Est-ce que vous m'accompagneriez ?

– Moi ? Euh... je suis censée travailler. Elle montre à Dupin un sac de toile.

– C'est du linge sale que je dois rapporter au pressing.

Elle réfléchit. Il n'y a pas de mal à se faire payer à boire par un type plein aux as. Elle dira à la patronne que l'Italien lui a fait toute une histoire avec des taches qui n'existent que dans sa tête. Elle ne dira rien à son petit ami en revanche. Il serait capable de casser toutes les assiettes qu'elle a chinées à Saint-Ouen.

– Si vous voulez boire un verre avec moi, on peut s'arrêter au Bar Loufoque. Pas le même standing.



Dupin, habitué à travailler dans des circonstances extrêmes, hoche la tête.

Le Loufoque, bar à jeux, particulièrement animé en soirée, est calme à cette heure de l'après-midi.

Autour d'une tequila sunrise pour elle et d'un scotch 12 ans d'âge pour lui, Dupin glane des informations sans pour autant avancer dans l'enquête.

Madeleine Madingue est dingue de livres et ne décolère pas depuis que la librairie est fermée, persuadée qu'on a assassiné le gérant, Henri Duval. Lequel est orfèvre et non libraire. Il gère le commerce pour son beau-frère qui a quitté la France par amour et n'ouvre que les après-midi dimanche compris. À cause des touristes pour les raisons qu'on connaît.

— C'est curieux d'ailleurs qu'il ait fermé aujourd'hui. Quand il est en vacances, il baisse le volet métallique et scotche un écriteau avec la date de réouverture.

Le tabac-journaux était déjà fermé, il y a dix jours quand elle est allée chez l'Italien qui perd la boule et le sucre des fraises dont elle ne sait pas s'il les partage avec Moreau.

Pauline n'aime pas le tour que prend la conversation. Ça sent le flic de la mondaine. Elle se hâte d'y mettre fin

en prétextant son renvoi possible par une patronne tyrannique.

Dupin la laisse partir et attrape le journal alternatif du quartier, offert aux clients, avant de retourner rue Morgue, toujours piétinée de touristes. Les uns viennent frissonner à l'endroit qui a servi de décor à la nouvelle d'Edgar Allan Poe tandis que les autres, ceux du 22, sont juste curieux de voir où le Président habitait avant d'atterrir au Palais et où il aime à se réfugier parfois pour se promener dans le quartier avec son chien.

Face au quai de la Tournelle, s'appuyant sur une des barrières qui rendent la rue Morgue piétonne, Dupin parcourt la feuille de chou. Un titre accrocheur fait mouche.

Double assassinat dans la rue Morgue.

C'est avec tristesse que notre beau quartier a le regret de vous annoncer que la librairie et le tabac-journaux des 6 et 18 rue Morgue cessent leur activité. Avec la hausse du prix du tabac, l'arrivée de la cigarette électronique, la presse en ligne et les conditions de vente d'Amazon, les petits commerces de quartier sont voués à une mort certaine. On nous dit que ces locaux vont être transformés en boutiques de



souvenirs « Spécial Élysée ». Une honte.

Dupin, dépité, se retire de la barrière, traverse le quai de la Tournelle, jette la feuille de chou dans la Seine, fait demi-tour et rentre rue de la Montagne Sainte-Geneviève, facturer des heures d'enquête qui n'existent pas et soupirer après des porte-clé Élysée made in china.

Note de l'auteur :

Les pots de fleurs est le surnom donné aux gardes républicains

Mis à part la rue Morgue, tous les lieux cités dans le texte existent.

Pour les personnages, le lecteur se reportera à la nouvelle originale d'Edgar Allan Poe.



L'homme qui a aimé les Néréides

par Jean-François



quelques tissus traînent en moquette improbable, en tapis recroquevillés, des coussins n'attendent plus rien, pas une épaule, pas un visage pour se reposer.

C'est peu de chose, finalement, la mémoire. Un peu de flou, un battement de paupière. Les maisons de notre enfance sont toujours plus petites au réel que dans nos souvenirs, les maisons de vacances plus proches de la route, plus éloignées de la plage. Nos parents n'étaient pas ces adultes si vieux qui nous grondaient ou nous donnaient la main pour traverser les routes. Ils paraissent si jeunes sur les photos noir et blanc que l'on retrouve dans des albums rangés dans des armoires normandes ou dans des placards profonds.

C'est si peu que la mémoire.

La maison de campagne est un cabanon aujourd'hui. En désordre, en perte. Les murs humides se délaissent de traces sombres,

La clef de la porte d'entrée n'est même plus cachée dans le pot de fleurs, juste à l'entrée, à droite de l'escalier. La porte est simplement coincée. Il faut pousser de l'épaule, et l'on découvre l'abandon, une chaise renversée.

Un bout de corde n'attache rien.

Elle avait ri. Nous nous étions baignés, dans le petit lac si proche. L'eau était froide, j'avais hésité à y entrer. Je m'étais jeté à l'eau parce qu'elle avait eu plus de courage que moi. Elle était déjà en train de nager que je ne faisais encore que tremper les pieds. Nous nous étions éclaboussés, je l'avais attrapée par les pieds pour la renverser, elle m'avait enfoncé la tête sous l'eau. Nous faisons ce que font



les hommes, les femmes, jeunes, quand ils jouent à se séduire. Elle avait ri en sortant de l'eau. Je vais avoir les cheveux comme de la ficelle, à chaque fois c'est comme ça, j'aurai l'air d'une sorcière. J'avais dit j'aime les sorcières. Elle avait remis son tee-shirt blanc directement sur la peau. Je me souviens de ses seins, que je n'osais pas regarder, que l'on voyait au travers du tissu, cet air innocent qu'elle avait, ce jeu qu'elle jouait.

Un bout de corde au sol, du tissu qui se traîne de plis, de replis, à ne pas savoir que faire, à être inutile. La cabane aujourd'hui à n'être que désordre.

Les souvenirs s'accrochent comme ils peuvent. C'était un palais, c'était le bout du monde, c'était le monde. Nous étions deux et cela suffisait à notre humanité. Les cheveux humides, une couverture sur les épaules, se réchauffer comme l'on peut, on avait fait un thé, je ne sais pas faire le thé, elle me disait comment faire, elle avait son tee-shirt blanc, j'avais un vieux jean, une couverture sur ses épaules, j'ai un peu froid maintenant elle avait dit, la soirée était fraîche, un peu de montagne, l'ombre rapide.

On avait caché la clef dans le pot de fleurs en partant au lac. On n'avait pas retrouvé la clef en revenant. Inquiétude. Juste un chat qui avait

renversé le pot, la clef au milieu des feuilles, un peu de terre, juste de quoi croire aux voleurs, croire que l'on va être perdu dans la nuit, qu'il n'y aura pas la chaleur de la maison, des couvertures, du thé et peut-être la chaleur des corps, la chaleur de l'instant.

Les souvenirs cherchent le chemin.

Elle buvait le thé, assise au sol, couverture sur les épaules, j'étais assis, je crois sur la chaise en bois, elle avait les jambes nues, j'avais un jean troué, les chaussures étaient restées dans l'entrée, mes baskets balancées, ses chaussures rangées, elle les avait enlevées en se penchant de côté, enlever la lanière du bout des doigts, j'avais viré mes baskets en appuyant du talon sur le bout de mon pied. Elle, son élégance pour enlever ses chaussures, sans pourtant vouloir faire de manière, juste une habitude, pour ne pas abîmer ses affaires, moi, déjà je ne faisais pas attention. Ses cheveux mouillés encore un peu, je suis une sorcière.

J'avais essayé peut-être de la prendre en photo, elle n'avait pas voulu. Je déteste ça, elle a dit, elle sourit, mais je sens qu'il ne faut pas insister. Je laisse les choses comme cela. Les souvenirs feront le reste, c'est ce que l'on croit. Est-ce elle qui s'était allongée, est-ce moi qui m'étais penché ? Le tee-shirt blanc



offert, les chaussures rangées, cheveux en bataille, le thé renversé sur la couverture, ce n'était pas grave, les temps étaient ailleurs, les ombres du soir ne faisaient plus peur, la cabane était un palais, les chats rôdaient dans la nuit, le lac se reposait et nous étions le centre du monde et le reste de l'humanité faisait bien ce qu'il voulait.

Les souvenirs n'apportent pas grand-chose, les photos palissent et les feuilles de papier jaunissent. Je lui ai écrit ensuite, elle m'a répondu un peu, et puis le temps, les jours, les travaux, les rendez-vous, les routes, les amours autres, de la vie en sorte...

Je n'ai plus beaucoup écrit, elle n'a plus répondu. Le lac sans doute, d'autres s'y baignent.

Je n'étais jamais revenu. La cabane est à l'abandon, un bout de ficelle, un tissu presque moisi, des feuilles mortes.

Où est le chat ?



Fragments de fleurs aux pétales

cramois

par Nicole



vers le cadran de ma montre, l'aiguille des secondes y courait comme une folle. Il restait exactement six minutes avant le début du cours de yoga.

Une fois de plus, je suis arrivée en courant à la maison des associations. Le topo habituel : sortie du travail en retard, passage en trombe à une boîte aux lettres, ralentissements sur les boulevards périphériques et bien entendu, exaspération en cherchant la place rare pour me garer. Comme si cela ne suffisait pas, en descendant de la voiture, mon sac à main resté ouvert m'a échappé et s'est retourné. Accroupie, je me suis escrimée à récupérer d'une main fébrile, les précieux objets éparpillés sur le sol. Le tube de rouge à lèvres « cramois n° 12 » glissait sous mes doigts, mes clés d'appartement avaient sauté à plus d'un mètre. En me relevant, j'ai jeté un coup d'œil

Dix minutes plus tard.

Allongés sur les tapis, les yeux fermés, nous débutons la séance, comme à l'accoutumée, par un temps de détente et de respiration profonde. Les autres, en tout cas. Pour moi, la moindre tentative de relâchement musculaire déclenchait des sortes de mini décharges électriques dans les cuisses, les mollets, les bras. Essayer d'allonger mon rythme respiratoire me mettait au bord de la suffocation.

Mon corps ne comprenait pas les ordres envoyés par la tête : « là, maintenant, et pour une bonne heure, on ne court plus, on ne se tient plus aux aguets ». Après, oui, il faudrait



qu'il se remette en mouvement. Et vite ! Les jours précédents, je n'avais pas eu le temps de m'acquitter des courses. Dans le frigo, manquaient à l'appel le beurre, les yaourts et autres indispensables. Le bac à légumes ne contenait plus qu'un poireau desséché et à l'extérieur, dans le comptoir, une petite tomate se serrait tristement contre deux oranges moisies. Ensuite, de retour chez moi, il faudrait que je m'attelle à ma leçon d'italien, pour le cours du lendemain soir. Étudier une langue était bon pour la mémoire et puis, un jour ou l'autre, ça pouvait servir.

Je n'ai entendu que la fin de la phrase : « ... de cette posture en assise. » et me suis redressée précipitamment. Les autres étaient tous déjà installés jambes croisées. Rose, la prof de yoga m'a regardée avec un petit sourire interrogateur. Déjà, la semaine précédente, elle m'avait gentiment conseillé d'être plus présente, moins dans la lune. J'essayais pourtant, je faisais même de gros efforts pour progresser.

Les postures se succédaient. Tout d'un coup, au milieu d'une salutation au soleil, j'ai réalisé que j'avais oublié de m'inscrire au stage de dessin pour le premier week-end du mois prochain. Zut ! C'était trop bête ! Il risquait de ne plus rester de place et j'y tenais vraiment. Il y avait aussi ces dossiers sur le travail, sur lesquels j'avais pris

du retard, pour m'impliquer dans plusieurs projets. J'avais reçu des remarques de la part de mon chef qui me reprochait de m'éparpiller dans tous les sens. Surbookée. Oui, c'était ce que mes proches me disaient.

C'était pour cela que l'on m'avait conseillé le yoga, prendre le temps de souffler, évacuer le stress. Pourtant, depuis six mois que je vivais seule, j'aimais cette vie à cent à l'heure, à profiter de tout, sans plus aucune contrainte. À m'étourdir, me disait-on. Oui, mais pour fuir quoi ?

Mais... les autres se redressaient déjà pour la dernière posture de l'enchaînement !

La prof m'a encore regardée avec un petit hochement de tête. Honteuse, j'ai accéléré pour terminer la salutation le plus vite possible, reptation, cobra, planche... Rose, la prof, s'est approchée de moi : « Non, Inès. Prends ton temps, on attendra. » Dit sur un ton calme, mais impératif.

Ensuite, une posture relaxante : la torsion en allongé. Moi, c'était les toniques et les dynamiques qui me convenaient, ne pas rester plusieurs minutes sans bouger et sans efforts. Les quelques salutations ne m'avaient pas fatiguée, j'en aurais bien enchaîné le double. J'ai commencé à lutter contre les fourmis dans les



jambes, l'ennui de rester là à attendre on ne sait quoi, la pensée des choses à faire après le cours. Je me serais bien assise, prétextant une crampe, mais la prof allait encore me fixer en fronçant les sourcils.

La salle était plongée dans un silence impressionnant, même les respirations profondes des apprentis yogis étaient indétectables. Mon regard errait du mur au plafond et du plafond au sol, à la recherche des petites imperfections, histoire de passer le temps. L'état du mur en face de moi laissait à désirer, un peu écaillé par endroit, deux petites taches et vers le bas, une troisième plus conséquente qui ressemblait à... Incroyable ! À la forme fuselée d'un avion, comme l'ombre projetée sur mon bureau, le matin même. Partir en voyage, n'importe où, j'en rêvais depuis un moment, mais les vacances étaient encore loin et avec qui ? Pour combattre un début de torticolis, j'ai soulevé ma tête et l'ai remise dans l'axe du corps. C'est alors qu'un micro-drame a fait irruption sur mes rétines.

Dans l'angle du mur, sur une console, était posé un vase avec des coquelicots. Je ne les avais pas remarqués en arrivant. Plusieurs pétales cramoisis s'étaient déjà écroulés sur le dessus du meuble et, sous mes yeux, deux autres se sont détachées et ont atterri à côté.

Comme hypnotisé, mon regard ne pouvait se détacher des fleurs réduites à des fragments épars, de leurs têtes où ne restaient plus qu'un ou deux pétales et qui pendaient lamentablement. En même temps, un souvenir en forme de flash m'a percutée.

Je me suis revue, petite fille en colère, courir jusqu'au fond du jardin et me laisser tomber dans cette zone en friche où poussaient herbes folles et fleurs sauvages. On était au mois de juin, les coquelicots s'épanouissaient en nombre. Je les appelais « mes amies » et quand j'étais seule, elles me tenaient compagnie. Je saisis délicatement une tige, entre mes doigts aussi fins que des brindilles et la courbai avec tendresse, pour que la fleur s'incline vers mon visage. Quand elle effleura ma joue avec ses pétales doux comme de la soie, ma rage se calma un peu.

En caressant doucement la corolle, je chuchotai : « Maman, je la déteste ! ». Une fois de plus, j'avais insisté pour qu'elle me parle de mon père que je n'avais pas connu. Je savais juste qu'il avait disparu en Asie, évaporé, volatilisé et que c'était un doux rêveur, comme moi. Tellement différents tous les deux, de ma mère si énergique et terre à terre. Cette fois, elle s'était tout de suite impatientée, en me déclarant que je



l'ennuyais à toujours poser les mêmes questions et qu'elle n'avait pas le temps de m'écouter. Elle s'était paré les lèvres d'un rouge cramoisi identique à celui du coquelicot que je tenais entre mes doigts, comme chaque dimanche quand elle s'absentait en fin d'après-midi, pour une de ses sorties énigmatiques.

Tout à coup, un flot de colère et de tristesse mélangées m'avait submergée et les larmes avaient jailli. J'avais lâché la fleur pour m'essuyer les yeux et, en hoquetant, je l'avais ressaisie et en arrachais un à un les pétales flamboyants. Deux ou trois autres subirent le même sort. Ce qui s'était passé ensuite, je ne m'en souvenais plus trop.

La voix de la prof de yoga m'a brutalement ramenée dans le présent. C'était le moment de passer à une autre posture. Quand je me suis redressée d'un coup, elle m'a regardé avec surprise et un sourire un peu ironique. Sans commentaire.

Le cours de yoga a continué, toujours dans le même calme. Mon voisin n'a pu retenir un bâillement de détente profonde. Tout était lisse et sans surprise, comme à l'habitude, sauf à l'intérieur de moi-même. Une énorme bourrasque avait déblayé le paysage habituel. Maintenant, j'y voyais clair. La voie à suivre me semblait jalonnée d'embûches et de complexité, mais je

ne pourrais plus m'y dérober. Celle que j'aurais dû prendre depuis bien longtemps.

À la fin du cours, j'ai quitté la salle rapidement. Je n'avais pas envie d'échanger avec les autres et encore moins avec la prof. Je préférais garder la révélation pour moi. Je n'étais pas pressée de rentrer et au lieu de reprendre la voiture, j'ai rejoint un parc tout proche où je n'avais encore jamais mis les pieds. J'ai marché tranquillement, en humant l'air chargé de senteurs florales et boisées, de cette fin de printemps. Il n'y avait pas de coquelicots aux pétales cramoisis, mais de nombreuses variétés de roses et d'autres fleurs multicolores.

Je me suis assise sur un banc et me suis remémoré tout ce que je savais de mon père et surtout dans quel pays d'Asie il avait disparu et dans quelles circonstances. Il y avait beaucoup de zones d'ombres, mais j'élaborais déjà un plan pour affiner les recherches. Avec mon opiniâtreté habituelle, j'irais jusqu'au bout, pour retrouver sa trace, mort ou vivant, même si tant d'années s'étaient écoulées. Pour tous, il n'y avait aucune chance qu'il ait survécu, c'était la version officielle depuis le début. J'avais fini par l'admettre moi aussi et l'entrée dans la vie d'adulte et toutes ses obligations matérielles,



avait fait passer le souvenir fantasmé
de ce père inconnu, au second plan.

J'ai cueilli une rose et senti son
parfum délicat. La soirée était douce,
baignée dans une lumière dorée. Cela
faisait longtemps que je n'avais pas
perçu ces petites choses.



Le corbeau et la tête coupée

par Albert



dissiper ? Il leva les yeux. Il ne put croire ce qu'il voyait. À cette heure où juin gardait le soleil en réserve pour une de ses journées les plus longues, une inexplicable couleur safran poudrait le ciel. Il hésitait à dire s'il s'agissait d'un bon ou d'un mauvais présage. Enfin... Enfin... Enfin, cette soirée marquerait une singularité tranchante. Le crêpe de la nuit ne suffirait pas à ce que demain fasse son deuil d'hier.

Morrigan avait été trop loin. Ghorab debout et figé, la porte d'entrée de l'immeuble juste fermée dans son dos ne s'était pas vu crier et sortir. La foule sillonnait la chaussée en tout sens. La joyeuse cacophonie d'un vendredi soir lui arriva hébétée d'une sourde inquiétude. Trois adolescents passèrent devant lui. *Quelle ombre leur ricanement aigrelet voulait-il*

Ghorab eut la tentation de se retourner et de monter chercher Morrigan. Le souvenir coupant de ses dernières paroles raviva son irritation. Il fronça les sourcils. Un groupe d'étudiants descendaient l'avenue pour leur départ hebdomadaire d'errance urbaine cartographiée par la musique, l'alcool et le verbe haut en direction des territoires à explorer de l'amitié, du sexe et parfois de l'amour. Ôtant les rênes à sa colère, Ghorab choisit



de les suivre. Après avoir acheté quelques bières, une bouteille de Gin et du jus de fruits, le groupe descendit vers le cours d'eau pour s'installer sur la pelouse aménagée le long des berges. *Ite missa est.* Ghorab les délaissa et s'assit quelques mètres plus loin. Ses yeux fixaient le fleuve dévalant avec tumulte et obstination. *Avait-elle conscience de la violence de ses propos ?* Ghorab eut mal. La douleur le ramena sur l'herbe. Il desserra ses mâchoires décripant ses muscles faciaux et soulageant sa tension. Il se leva, retourna à la supérette, en sortit avec une bouteille et revint s'asseoir sur la pelouse. *Je serai saoul dans une heure, je serai sans mémoire.* Après l'avoir débouché, il approcha le goulot de sa bouche tout en inspirant profondément. La vapeur d'alcool brut s'engouffra dans son nez. Il eut un haut-le-cœur. Il remit brutalement le bouchon sans avoir pu boire. L'invective tournait dans sa tête. Il en jouait chaque intonation. Ça ondulait en colère et douleur.

Ghorab se leva. Il prit la direction de l'ouest. Les quais mourraient dans les ronces, le béton et la ferraille. Le cadavre du port industriel n'avait pas encore reçu le cénotaphe de l'aménagement propre d'une nature désordonnée au cordeau par les services de la ville. Préférant la mémoire aux cicatrices, les habitants

ont toujours réclamé pour leur progéniture des lieux communs qu'ils imaginent beaux pour étaler leur contentement. Cet urbanisme hydroponique, écologiquement et sociologiquement maîtrisé, décor factice de vies millimétrées l'étouffait. Et ce glauque qui descendait du ciel teintait le tableau d'un vert olive nauséux. Il enjamba le parapet et poursuivit en direction des chantiers désaffectés. Ça puait. L'âcreté de l'urine le disputait à l'âpreté de la poussière de ciment. Des sucs acides refluèrent dans son œsophage. Ghorab s'approcha des bords de l'eau. L'odeur de vase calma son estomac. La mer devait descendre paresseusement, car le fleuve découvrait à flanc de berge des barques osseuses et des bateaux éventrés, repus d'utilité révolue et reposant désormais deux fois par jour dans un lit de boue sombre et grasse.

Il arriva sur les anciennes cales où trois ivrognes déclamaient leur *saoulographie*. Ghorab se joignit à eux. Il but quelques gorgées et leur tendit sa bouteille. Ensemble, chacun négociait ses meurtrissures sans épanchement. *Ah, si... Mais pourquoi ai-je ? Donnez-moi...* Les trois choristes avaient soin de garder leur soliloque suffisamment bruyant et pâteux pour qu'un espoir de charité descende au fond de leur puits respectif, purifié des escarres de



leur échouement. *N'était-ce pas à cause de lui qu'elle avait dit cela ? Après tout, ces derniers temps, l'humeur souvent maussade, il n'avait pas été de la meilleure compagnie. S'il contrôlait mieux ses phases de déprime...* L'air immobile était chargé des relents de vinasse et de cigarettes froides. Ghorab se vit encalminé. Il lui fallait bouger. La bouteille avait terminé son périple et choyait, vide, posée avec soin contre un parpaing. Celui qui portait des culs-de-bouteille donnant à ses yeux un côté porcine sortit des bières d'un sac à dos kaki. Ghorab refusa celle qu'il lui tendit. L'autre s'agita. Il voulait prendre ombrage de ce refus. *Voulait-il se moquer d'eux avec cette bouteille ? Mais pour qui se prenait-il à les snober de la sorte ?* Ghorab lui mit une gifle et les lunettes du pourceau tombèrent. Il se mit à quatre pattes tâtant et retournant chaque pierre à leur recherche. Ses deux comparses se renfrognèrent. Ghorab partit.

Il remonta la cale de ciment longeant les anciens rails et leurs toisons miteuses de mousse et d'herbe. Des skaters performaient dans ces grands espaces déserts, détroits façonnés par le fleuve entre ses deux rives habitées. Il regarda leur danse. Le bruit des roues scandait une mélodie urbaine tantôt métallique tantôt tectonique brièvement

interrompue lorsqu'ils volaient d'une surface à la suivante. Leur chorégraphie bouclait sur des motifs répétés encore et encore. La ligne sonore qui se dégageait de leur glisse pénétrait au plus profond du cerveau de Ghorab, occupant chaque zone du cortex, chaque pensée à peine ébauchée, le forçant à suivre leur sarabande. Insensiblement, il s'approchait dangereusement de la piste. Leur sueur poisseuse fut rejointe par le souffle de leur passage. Des deux mains, Ghorab fixa sa tête dodelinante et boucha ses oreilles, laissant le silence revenir en lui. Ses pensées reprirent le dessus. Il s'empressa de quitter cette ronde funeste pendant que le soleil couchant chassait le jaune pour un rouge exacerbé. Il vit une borne de vélo. Il en détacha un et l'enfourcha sous les regards d'une capuche assise sur une chaise de camping et de ses deux comparses pleins de méfiance. Cent mètres plus loin, il tourna sur sa gauche remontant un sens interdit. Il aperçut une voiture de police qui patrouillait. Il bifurqua sur la rue piétonne cherchant la tranquillité. Enfin, il fila au hasard des verts, oranges ou rouges et du trafic présent aux croisements.

J'ai mal d'être moi. Les larmes coulaient et l'aveuglaient. Il pédalait de plus en plus vite dans ce quartier désert où les pavillons luttèrent pour



masquer leur lugubre unité derrière leur singulière extension. Le monde était noir et immense. Il se cognait à chaque intersection. Il était perdu. Il appuyait de plus en plus fort mais ses muscles restaient indifférents. Il avait beau intensifier l'effort aucune brûlure ne venait le soulager. Il avait envie de foncer sur une voiture, un bus, un mur, d'exploser en d'innombrables morceaux trop infimes pour contenir la moindre douleur. Sa bouche ouverte refusait de produire un quelconque son. *Fais comme si je n'existe pas.* Quelle connerie ! *Fais comme si je n'existe pas.* Du sel frotté sur sa chair écorchée. *Fais comme si je n'existe pas.* Il n'avait d'autre souvenir avant cette solitude qui le dévorait. Elle avait été cette bouée qui lui avait permis de croire que l'absurde avait du Beau. *Fais comme si je n'existe pas.* Il serait déjà mort cent fois en ce cas. *Fais comme si je n'existe pas.* Il ne pourrait plus supporter ce monde vitrifié qui l'abandonnait sur une île. Il plongea avec le vélo dans le parc, passa le long d'une pelouse pentue et se laissa tomber. Il se roula en boule, s'effondrant dans un mutisme de sanglots. Le temps se contracta dans son effroi. Un parfum aux notes surjouées annonça des pas qui s'approchaient de lui. Le parfum flotta quelques minutes avec une respiration hésitante. Il entendit un froissement. Une main caressa

doucement son dos à plusieurs reprises. À un moment, elle sembla s'arrêter en milieu de course. Puis le froissement repris, les pas s'éloignèrent et le parfum s'éventa.

D'abord imperceptible, une chaleur naquit au fond de son obscurité. Elle se dilata lentement. Ghorab se déplaça. Il regarda l'heure sur son portable. Il était encore tôt. Un seul message. *J'ai faim.* Cela l'emplit. Il reprit le vélo, sortit du parc et l'attacha à une borne. Deux graffeurs peaufinaient une fresque sur un palimpseste de béton. L'un d'eux l'entendit et il se retourna, la main suspendue tenant une des bombes. Les torches posées au sol éclairaient la scène en clair-obscur. *Tres de Mayo.* Ghorab tendit son pouce. Il aimait. Il sourit. L'autre répondit par un hochement de tête, secoua son aérosol et se remit à sa toile. Ghorab fut envahi de Morrigan. Ils formaient un système unique, quelle que soit la distance qui les séparât, indissociablement enchevêtrés, dans une résonance que rien ne pouvait briser.

Trois coups frappèrent la porte. Morrigan se précipita l'ouvrir.

« Bonsoir. Un Pakora, un daal, un poulet Korma et deux naan fromages. Nous avons également une bouteille de vin »



« **O**ui, c'est bien ici. **M**a foi, vous avez un bien joli tatouage à votre bras »

« **C'**est un corbeau. **M**es amis m'appellent **G**horab le corbeau. **A**utour du cou, le vôtre est élégamment remarquable. »

« **C'**est un collier des glands de **M**acha. **M**es amies m'appellent **M**orrigan »

Le repas resta à refroidir sur la table de la cuisine. Le corbeau et la tête coupée froissaient leurs draps.

Dehors, on entendit chanter une voix mélancolique :

*« **O**n est deux à vieillir
Contre le temps qui cogne
Mais, lorsqu'on voit venir
En riant, la charogne
On se retrouve seul. »*



Faire un feu

par Johanne



sur des lieues,
des kilomètres,
des hectares à
la ronde.

– « La cabane !
On doit sauver
la cabane ! » a
crié Matt.
C'était absurde,
penser à notre
cabane alors que

Il avait piqué le briquet de son père, et une bouteille de gnôle. On a fait ça dans la forêt. Les lumières dorées rougeoyantes sur les troncs des arbres. C'était magique. On a dansé, on a chanté. On a bu un peu aussi, mais on a recraché tout de suite. « Je ne deviendrai jamais alcoolo comme mon père. » a dit Matt, soudain redevenu sérieux. Je savais qu'il n'avait pas envie de rentrer chez lui. Moi non plus. On a entretenu le feu tant qu'on a pu.

Les flammes sont montées jusqu'aux premières branches des arbres, une étincelle a sauté, une branche basse du chêne s'est enflammée, et là on a eu un moment de panique. On s'est vus foutre le feu à la forêt. Tous les animaux s'enfuir. Les débris calcinés. La fumée laissant place aux cendres

c'était la forêt tout entière qui risquait d'y passer. Nous ne savions pas quoi faire, alors on s'est juste éloigné et on a regardé. Par miracle, il s'est mis à pleuvoir. Matt a pleuré, de dépit ou de soulagement, je n'ai pas compris. Jusque là nous avons trop chaud, et on s'est mis à avoir très froid. Nos vêtements trempés, glacés nous collaient à la peau.

– « Rentrons à la maison » j'ai dit. –
« T'es fou ! Mon père va me tuer. » a dit Matt. Alors on s'est enterré sous des feuilles, ne laissant dépasser que nos têtes adossées à un tronc d'arbres, serrés l'un contre l'autre pour se réchauffer. Je n'arrivais pas à dormir ; Matt, oui, je ne sais pas comment il a fait. J'aurais voulu rentrer en courant à la maison, le laisser là seul, tant pis, mais il coinçait



mes jambes de son poids. Je n'arrivais pas à les dégager alors qu'il était profondément endormi. La pluie nous giclait au visage et notre corps s'engluait dans la boue. Soudain, j'ai senti des bestioles remuer contre mes mollets. J'ai essayé de ne pas trop imaginer ce que ça pouvait être.

Puis j'ai senti la transpiration m'envahir. Ce n'était plus la chaleur réconfortante du feu, c'était celle, douloureuse, de la fièvre. Je délirais déjà à moitié quand j'ai vu un troupeau de cerfs s'approcher de nous. Juste avant c'était ma mère avec sa poêle à frire qui se promenait en pleine forêt, et m'annonçait que c'était la dernière fois que je voyais ce garçon, cette graine de voyou, ce proto-délinquant. « C'en est fini de tes mauvaises fréquentations » m'a-t-elle dit, en tablier, sous la pluie, parfaitement sèche. Alors je ne sais pas si j'ai vraiment vu le troupeau de cerfs, si l'un d'entre eux s'est vraiment approché de moi pour me renifler, puis bramer très fort, et s'enfuir en courant, tout le troupeau à sa suite.

PAUVRE PETIT GARÇON

Le lendemain, je me suis réveillé seul, terreux et avec un sacré fumet de bois. Matt est apparu une minute plus tard ; il m'a fait peur tellement il avait une sale tête, mais il souriait. Il m'a dit que la cabane avait été épargnée,

et nous avons remercié le ciel. Il a dû m'aider à me déterrer et à retourner chez moi, j'avais du mal à marcher. Quel souvenir.

En sortant de la douche, j'avais des traces rouges sur mes jambes. Était-ce le feu ou les bestioles de la nuit ? Nous avons été malades tous les deux : une pneumonie. Je ne sais pas comment on a survécu. À la maison, personne ne m'a traité de « pauvre petit garçon », on m'a plutôt appelé « sale gosse ».

Le hic, c'est que les pompiers ont retrouvé les restes du feu. Ils ont eu le temps de faire leur enquête, et dès qu'on a été remis, on s'est retrouvé à la gendarmerie à devoir s'expliquer.

Je vous passe notre récit. Les gendarmes ont ricané « pauvres petits garçons » cyniquement en nous bottant le cul parce que nos mères l'avaient demandé. « ça m'étonnerait » a répliqué Matt, « Je n'ai pas de mère ».

« C'est exact » a confirmé un agent, « Défection du domicile conjugale depuis 6 ans ». Quand on nous a relâchés, la secrétaire a passé la main dans les cheveux de Matt. « Pauvre petit garçon » a-t-elle dit « Ne pas connaître sa mère s'est terrible. » Elle était sincère. Matt lui a craché au visage et s'est enfui en courant. J'ai eu le temps de voir la



secrétaire cacher son visage dans ses mains. « Pour que les gendarmes ne se rendent compte de rien ? » je me suis demandé.

Je n'avais jamais vu cette dame. Connaisait-elle Matt ou sa mère ? Peut-être avait-elle été privée de son propre enfant ? Parce que parfois avoir une mère c'est terrible aussi, je pouvais en témoigner. En tout cas, j'aurais bien aimé qu'elle passe sa main dans mes cheveux, ma mère à moi n'était jamais douce. Et puis elle sentait bon.

Elle respirait fort en hoquetant, puis elle s'est calmée et a essuyé discrètement le crachat et quelques larmes à l'aide d'un mouchoir. C'est là qu'elle a vu que je l'observais toujours. « Qu'est-ce que tu veux toi ? Allez file, vermine ! » Elle me parlait d'un ton mauvais. Son visage avait une expression dure, celui de l'agent de police revêché. Je me suis empressé d'obéir. Le monde des adultes est impénétrable.



Le castor du dernier étage

par Anne-Cécile



Vous trouvez ça bizarre de se parler à soi-même ? Je crois qu'en fait, vous faites les grandes personnes raisonnables et tout et tout, mais la vérité, c'est que tout le

La vie, c'est pas toujours facile à la maison. On est que trois : papa, maman et moi. Papa répète souvent qu'on n'est pas à plaindre, on n'est pas « dans le besoin » comme il dit. Mais moi je sais qu'il a tort, il m'a pas demandé mon avis. Moi je suis vraiment dans le besoin, un besoin de ne pas me sentir tout seul tous les jours. Solitude, c'est pourtant un mot joli je trouve. Déjà ça commence par une note de musique, et puis ça continue par un endroit où j'aime me réfugier quand ça castagne trop dans la baraque. J'ai regardé sur internet d'où ça venait le mot solitude, en fait ça vient du latin « *solus* » qui veut dire seul. Moi tout de suite, je me suis dit que ça m'allait parfaitement comme nom et entre moi et moi, maintenant on s'appelle Solus.

monde le fait. Après, c'est vrai qu'il y a des degrés. Moi, comme mon degré de solitude, il est quand même bien au-dessus de la moyenne, ben forcément je me parle plus. Enfin, on se parle plus avec Solus.

Ma maman, c'est une très jolie femme. Je dis pas ça parce que c'est ma mère, on le dit souvent autour d'elle, même que ça plait pas trop à mon père. Enfin, lui il est bizarre, il est fier et en même temps il a peur qu'elle prenne ses cliques et ses claques pour nous laisser comme deux vieilles chaussettes lui et moi. Faut dire qu'en plus, maman elle connaît plein de choses, elle fait la classe à des grands élèves, ses étudiants, elle leur apprend la littérature anglaise. Je suis encore trop petit pour lire des livres en anglais, mais le soir,



quand elle me raconte des histoires, pour m'embêter elle se met à me parler dans la langue de Shakespeare. Lui, je le connais parce que maman elle m'a racontée l'histoire de Roméo et Juliette. J'adore. Parce que Cendrillon, La Belle au Bois Dormant, toutes ces histoires gnangnans, ça finit toujours pareil avec le prince charmant, et qu'ils vécurent heureux, avec beaucoup d'enfants. Chez moi, ça se passe pas du tout comme ça. Et je sais que chez plein d'autres enfants de ma classe, c'est pareil. Alors faut pas nous la raconter. Mais Roméo et Juliette, ils se tuent à la fin. Vous nous faites la misère, ok tchao bye. C'est beaucoup plus courageux. Enfin tout ça pour dire que ma maman, elle est belle et intelligente. Par contre ce qu'elle aime pas, c'est faire la cuisine. Houlà, ça valdingue des fois les assiettes dans la cuisine ! C'est un truc que je comprends pas. Mon père, il se débrouille super bien pour préparer des bons repas quand on a des invités. Et là, il est tout content, et ma tourte aux fruits de mer par-ci et ma bavaroise à la framboise par-là. Mais quand on est que trois, il a plus du tout envie de la faire, la cuisine. On doit pas être assez importants, nous les invités permanents.

Mon père, j'aime pas trop en parler. D'ailleurs, j'arrive pas à l'appeler mon papa. C'est trop doux et ça lui va pas.

Avec lui, on est toujours sur nos gardes, pour un rien ça pète. Je dis pas qu'il a que des mauvais côtés, non c'est sûr. Sa plus grosse qualité, c'est qu'il gagne beaucoup d'argent. Il est pas patron, mais presque, dans une entreprise 3.0. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire, mais il en est très fier.

Grâce à tout ce qu'il gagne, on habite dans une grande maison, dans un quartier où les enfants ont des jeunes filles au pair, s'habillent en IKKS et se triment des iPhone 12 dès 8 ans. Je suis pas jaloux parce que mon père, il veut que je leur ressemble alors j'ai tout pareil. Sauf que ça m'intéresse pas les vêtements ni les portables avec les applis TikTok et SnapChat et machin. Faut dire que j'ai pas grand monde avec qui me connecter. En fait, je me sens plutôt déconnecté en général. J'aime pas les mêmes choses que les autres enfants. Je lis pas encore en anglais, mais les livres je les dévore. Surtout les livres de fantastique et de fantasy. Ça m'embarque ailleurs, dans des pays imaginaires, Harry Potter et Voldemort, tu risques pas de les croiser à Carrefour Market. Dans ma chambre, je crois que j'en ai plus de 200. Je vais aussi à la médiathèque à côté de chez nous, ça me fait du stock parce que les bouquins je les termine trop vite. Et comme je lis aussi la nuit... Ça ne facilite pas le



réveil le matin, mais ça en vaut la peine. C'est encore mieux je trouve, de lire la nuit. D'abord il y a ce silence dans la maison, enfin. Et puis c'est comme si les personnages étaient dans leur élément, celui des rêves, mais éveillés. Ah oui, on peut dire que les livres, c'est mon univers.

Depuis tout petit, mon autre passion, ce sont les animaux. Toutes les catégories, des animaux de la jungle aux canards dans le parc à côté de chez nous. Vous pensez que les canards, c'est stupide, que le seul intérêt c'est de leur filer du pain ou de les rôtir en magret ? C'est super injuste pour eux. Un caneton ça s'apprivoise très bien, ça peut devenir un compagnon fidèle. Il s'attache à son maître et on peut même lui apprendre des tours. Bon la savane, ça me laisse moins de possibilités que le parc, mais un jour, je rêverais de voir des girafes en liberté. C'est l'animal le plus beau que je connaisse. D'ailleurs le mot girafe vient de l'arabe « *zarafah* », ça veut dire « *charmante* ». C'est un peu un mélange de dinosaure, de chameau et de léopard. Et puis c'est tranquille, quand j'en regarde sur des vidéos, je me sens tout calme.

À la maison, mon père il ne veut pas d'animaux, il dit que « *c'est trop de contraintes* ». Je lui ai répété 100 fois que j'étais assez grand pour m'en occuper, mais c'est comme plein

d'autres choses, il me fait pas confiance. Et puis aussi je me demande s'il aime les bêtes. Vu comme il traite les gens, ça serait pas étonnant. Manque de chance pour lui, j'en ai quand même un animal, même que c'est lui qui l'a fait rentrer à la maison. Évidemment, il ne s'en doute pas une minute. C'est que mon castor, il est très particulier.

En fait c'est moi qui ai décidé de l'appeler castor. Quand il est arrivé, j'étais pas emballé. Déjà, c'était un « cadeau » de mon père. Pour lui c'était important que son fils « brille » dans différents domaines. À l'école je me débrouille bien, mais ça ne lui suffisait pas. C'est comme ça que le castor a débarqué. Une longue queue, une teinte brun foncé, des dents ivoire, un habitacle en bois : son apparence m'a tout de suite intrigué, même si je me méfiais un peu. Il trônait, là, au milieu du salon, l'air d'avoir trouvé son chez lui. Mon père m'a dit « *Il manquait un musicien dans la famille, je compte sur toi. Mais attention, je ne veux pas d'un médiocre. Non, toi tu dois être un virtuose* ». C'est comme ça qu'on a fait connaissance avec mon castor. Au début, je l'ai approché prudemment, j'ai touché ses notes, ça rendait pas grand-chose. Puis Madame Vassiliechko a fait son apparition. Elle enseignait le piano depuis la fin des temps, enfin c'est ce que je me suis dit quand je me suis



retrouvée face à cette vieille dame. Elle s'est présentée avec son accent russe, j'ai pas tout compris. Mais très vite on a réussi à communiquer grâce à la musique. Et je me suis mis à l'aimer, la musique, plus encore que mes livres, autant que mes animaux car je joue quand même avec un castor.

Maintenant on est inséparables. Le matin, je me lève et je commence ma journée avec lui. Je le caresse, je lui dis des mots gentils. C'est important parce que sinon, après, il peut se montrer capricieux. Quand je rentre de l'école, je prends mon goûter en vitesse pour le retrouver et là on se met à bosser sérieux. Le castor, ça a un vrai esprit d'équipe et c'est très constructif. Du coup, il faut le suivre. Enfin, lui aussi il me suit. On est des partenaires, quoi. Le soir, c'est à lui que je parle en dernier. Ce qui est fou, c'est que depuis qu'il et là, maintenant on m'écoute. Maman elle se met dans son fauteuil, elle ferme les yeux et je sens que ça lui fait du bien. Mon père est content de lui, c'est un bon retour sur investissement. Mme Vassiliechko vient deux fois par semaine, elle dit que je progresse très vite, même que j'aurais comme un don.

Tout allait tellement bien depuis l'arrivée du castor. Mais aujourd'hui j'ai appris une chose horrible : mon père a décidé d'aller travailler aux

États-Unis et il faut qu'on le suive. Mais on partira pas avec mon castor. « *Il prend trop de place* », a dit mon père, « *on t'en trouvera un autre lâ-bas* ». Tout s'écroule autour de moi, je me sens tellement triste. Qu'est-ce que je vais devenir sans lui ? Rien ni personne ne pourra le remplacer.

Ce sont les dernières lignes que j'ai trouvées dans mon journal de petit garçon. À notre arrivée aux États-Unis, j'ai cessé d'écrire. Je me suis replongé dans mes livres, j'ai encore moins parlé aux gens. J'ai fait des études brillantes, puis je suis revenu travailler en France où je me suis marié. J'ai eu des enfants, qui sont grands maintenant et qui ont eux-mêmes des enfants.

Un jour qu'ils étaient chez moi, dans mon appartement du dernier étage, mon plus jeune petit-fils a demandé à ses parents « *Est-ce que je pourrais jouer du piano ?* ». J'en ai été bouleversé au plus profond de moi. Je n'avais plus jamais touché un instrument de ma vie, je l'avais promis à mon castor. C'est alors qu'une flamme s'est rallumée en moi, grâce à ce petit bonhomme de six ans. Un castor, j'allais en retrouver un et je l'appivoiserai. Il était temps, mais pas trop tard. Au fond de mon cœur, un petit garçon souriait.



L'homme qui suivait les enterrements

par Thomas



moins du monde de leurs chiens qui pourchassaient les corbeaux et reniflaient le derrière des rares passants. Heureusement, monsieur Marchand, respectable

En cette morne et froide journée d'un mois de novembre particulièrement pluvieux, le brouillard matinal n'avait, à quatre heures de l'après-midi passé, toujours pas libéré de sa nébuleuse emprise la petite commune de Sainte-Ernestine-La-Champêtre ; devant les lourdes grilles du cimetière municipal, une poignée de corbeaux croassaient et se disputaient leur subsistance tout en restant à bonne distance d'un groupe d'individus qualifiés comme infréquentable par les Ernestois et les Ernestois : des jeunes garçons coiffés de crêtes fluorescentes et vêtus de larges vestes en treillis ainsi que des demoiselles aux visages parées de piercings. Tous ricanaient, parlaient fort et enchaînaient les canettes de bière bon marché, sans s'occuper le

gardien du site depuis quelques décennies, homme toujours habillé d'un impeccable costume trois pièces, veillait à la tranquillité des résidents long séjour du cimetière et empêchait cette racaille des villages alentour de pénétrer dans ce lieu sacré du repos éternel.

Le cortège funèbre arriva ; monsieur Marchand dégagea à coup de menaces les punks et leurs canidés, ouvrit en grand les grilles puis arbora l'expression austère qu'exigeaient les circonstances. Il considéra ses collègues du funéraire : les porteurs du cercueil, le prêtre, le fossoyeur et la maîtresse de cérémonie — une certaine Hélène Lesauvage, jeune femme qu'il n'appréciait guère. En queue de file, bien après les derniers membres de la procession, suivait



celui qu'il attendait. Les deux hommes se fixèrent et monsieur Marchand hochait légèrement la tête ; puis, il se précipita dans son cabanon et consulta le registre : allée 43, emplacement 56.

Sur le chemin pour sa destination finale, le convoi croisa la route de madame de Lambert, octogénaire qui venait chaque jeudi après-midi rendre visite à son mari, installé à l'emplacement 5 de l'allée 23 depuis deux ans. Lorsque la procession la dépassa, la veuve, toujours apprêtée pour cet événement hebdomadaire, était occupée à nettoyer la pierre tombale que partageait son regretté René et feu Hubert, un brave Teckel au pédigrée exemplaire — la veille de l'enterrement de son époux, madame de Lambert avait glissé un petit billet dans la poche du fossoyeur pour qu'il dépose les cendres de l'animal auprès de René. La vieille dame salua le fossoyeur et parcourut de ses vieux yeux le cortège... de vieux ! Elle ne distingua que des crânes chauves, des cheveux blancs et des figures desséchées par les années ; probablement que Dieu avait appelé à lui une antique âme depuis longtemps ici-bas, pensa madame de Lambert. Elle ne reconnut personne, jusqu'à croiser un visage familier, un visage rouge et joufflu. Mais où avait-elle vu cet homme en queue de procession ? Bien entendu ! Il y a

sept jours, en fin d'une autre procession, mais aussi trois semaines auparavant dans la même situation ! Il paraissait pourtant trop jeune pour perdre si souvent des gens ! C'était un individu dans la fin de la cinquantaine, petit et gonflé, dégarni, quelconque ; il portait une veste usée, des chaussures maculées de boue et aucun insigne n'était épinglé sur son torse comme le reste du personnel funéraire. Pauvre homme ! Elle prierait ce soir pour que le Père arrête de rappeler à lui les proches de cette misérable âme !

Allée 43, emplacement 56.

L'aumônier démarra sa funèbre litanie dès que le silence régna. Hélène Lesauvage enfouit machinalement sa main dans la poche de son pantalon puis se retint de cette fulgurante envie de survoler son fil d'actualités Facebook ou d'ouvrir quelques stories Instagram : elle se trouvait au travail. Elle pesta en son for intérieur, croisa les bras sur sa poitrine et balaya l'audience du regard. Que des anciens autour du cercueil ! Pas étonnant : le client, un monsieur de 97 ans, joueur de bingo reconnu dans les environs, membre actif du club de marche de Sainte-Ernestine-La-Champêtre et de l'amicale des pêcheurs — elle avait lu ça dans son dossier —, connaissait toutes les têtes grises des parages. Personne ne semblait effondré par sa disparition pourtant



très soudaine : il serait entré à l'hôpital avec un mal de hanche pour ressortir les pieds devant ; certainement qu'à un certain âge, on s'habitue à l'imprévisible. Hélène Lesauvage, tout en parcourant des visages graves oscillant entre respect et tristesse, évita de croiser les yeux du fossoyeur, jeune garçon dégoutant qui inexorablement lui contait fleurette après chaque cérémonie et essayait de l'ajouter sur ses réseaux sociaux chaque soir. Derrière l'assemblée, elle aperçut l'autre personnage récurrent des funérailles au cimetière de Sainte-Ernestine-La-Champêtre : cet homme étrange, toujours là, toujours en retrait, comme ces bandits avec des lunettes de soleil qui restent à l'écart de l'enterrement dans les films américains, ne bougeait pas, ne regardait personne, ne montrait aucune émotion. Qu'avait-il, lui, ce petit monsieur Tout-le-Monde au physique de comptable en préretraite et non d'assassin en quête de repentir, qu'avait-il à se reprocher ? Un hobby curieux ? Une maladie psychologique ? Un fantôme invouable ? Une sombre affaire de meurtres et d'héritages ? L'esprit d'Hélène Lesauvage, formaté par les enquêtes de Scooby-Doo et les Experts à Miami, imaginait toutes sortes de raisons qui justifieraient que cet étrange inconnu suive les enterrements comme un loup affamé

suivait jadis les armées napoléoniennes.

Bon sang ! Igor avait toujours d'horribles crampes ! Et pourtant, il était fossoyeur depuis un bail ; ça n'aurait même pas dû le chatouiller ces quelques coups de pelle dans cette terre meuble ! C'était de sa faute, à faire du rab depuis trois jours, il était complètement crevé. Ce soir, il allait se changer les idées en compagnie d'une jolie demoiselle. Elle s'appelait comment déjà ? Julia ? Maria ? Petra ? Il vérifierait sur l'application avant d'y aller, histoire de lamentablement échouer à leur premier rendez-vous. Comment se souvenir en même temps ? Il tchattait avec tant de filles ! Il devait aussi parler avec la maîtresse de cérémonie : pour une fois qu'il rencontrait une femme potable à son boulot, il n'allait pas la laisser filer. Donc, dès la fin de cet interminable enterrement, Igor bavarderait avec Hélène Lesauvage, se dépêcherait de finir son travail et foncerait chez lui pour prendre une douc... Non ! Pas lui ! Trois jours de suite ! Ou peut-être qu'il ne faisait que passer ? Igor regarda l'homme droit dans les yeux ; ce dernier hocha la tête, ce qui signifiait « c'est ici ». Le jeune garçon poussa un énorme soupir d'exaspération. Tout ce qu'il désirait, c'était une soirée banale, comme tous ses amis qui se tournent les pouces



dans des bureaux bien chauffés et qui se retrouvent devant une bière bien fraîche à 18 heures.

Malheureusement, il gagnait une misère, et arrondir ses fins de mois en enterrant les vieux avec leurs clébardes ne suffisait plus ; il voulait de l'argent, partir en vacances sans se priver, inviter de belles nanas au restaurant, et troquer sa poubelle sur quatre roues pour une voiture digne de son sex appeal. Alors Igor acquiesça et « le messenger », ainsi qu'il s'était lui-même présenté la première fois, approuva à son tour et s'éloigna de la cérémonie qui touchait à son dénouement. Ce soir, Julia — ou Vanessa ? Ou Tamara ? — resterait devant son écran à papoter avec des mecs tandis que lui, Igor, après la fermeture des grilles et à la lumière des lampes torches, déterrerait, encore une fois, un mort qu'il avait inhumé dans la journée.

Je vais encore passer la soirée avec ce crétin de fossoyeur qui va me raconter être trop fatigué pour creuser ! Bon sang ! Il doit avoir à peine vingt-cinq ans et me refile la pelle toutes les cinq secondes, moi qui ai plus de deux fois son âge ! Et ce cimetière de Sainte-Ernestine-La-Champêtre, avec ses allées bien dessinées, ses tombes bien entretenues, j'en ai par-dessus la tête de m'y rendre, de sortir une excuse à mon chef de service pour

m'éclipser au beau milieu journée et foncer jusqu'ici, demeurer en retrait d'un énième cortège pour ne pas me faire repérer, singer la compassion et la tristesse, signaler à l'autre débile l'emplacement, revenir le soir même pour récupérer la marchandise et crever de froid, car seul moi sais où j'ai planqué les sacs. Il ne pourrait pas creuser où je lui indique et fouiller lui-même dans les cadavres, ils ne mordent pas ! Vivement que cette combine s'arrête, que j'aie assez d'argent pour envoyer balader mon chef de service, mon boulot à l'hôpital, le gardien du cimetière — qui s'en met plein les poches sans trop forcer —, ce fossoyeur, tout le monde !

« De la poussière d'étoiles ! hurla un jeune homme passablement énervé et imbibé de bière, on veut de la poussière d'étoiles ! File-nous-en !

— Impossible, chuchota le gardien tout en jetant des coups d'œil furtifs autour de lui, je vais en fabriquer ce soir dès que j'obtiens la matière première. Revenez demain.

— Demain ! Mais comment on va faire pour cette nuit !

— Ce n'est pas mon problème. Continuez de boire ! »

Le garçon, déçu, retourna auprès de sa bande qui excitait les chiens ; on



n'entendait rien d'autre que des aboiements.

« Alors ? demanda une fille visiblement mineure.

— Demain. Il veut rien lâcher... »

Elle souffla.

« J'avais tellement envie d'essayer la poussière d'étoiles ! Tiago m'a dit que la petite poudre portait bien son nom. »

Le jeune homme hochait lentement la tête.

« Je n'ai jamais été aussi défoncé, à part peut-être à mon dernier séjour à l'hôpital, quand les infirmières m'ont injecté un cocktail d'opioïdes. »

9 TEXTES INÉDITS INSPIRÉS DE 10 NOUVELLES D'AUTEURS CONNUS



N°2 © ISABELLE ~ SARA ~ FANNY ~ JEAN-FRANÇOIS ~
NICOLE ~ ALBERT ~ JOHANNE ~ ANNE-CÉCILE ~ THOMAS